

placée, les plaisirs qu'elle pourroit me procurer; mais cette philosophie n'est pas à l'usage de mon cœur. Plus même j'ai sujet de penser que je suis l'homme du monde à qui elle voudroit se donner le moins, moins je voudrois profiter de la complaisance qu'en cette occasion vous pourriez vouloir la forcer d'avoir pour moi. Ce n'est pas qu'autrefois je ne lui aie vu plus que de la disposition à m'aimer; mais le préjugé où j'étois, & que jamais je ne perdrai, qu'une femme de cette sorte ne sçauroit connoître l'amour, me fit avoir peu d'égards pour un sentiment qu'elle avoit peut-être, mais que je ne lui croyois pas. Née vaine, elle n'aura, sans doute, oublié ni l'air léger dont alors je la traitai, ni le mépris marqué que je mis pour elle, tant dans notre liaison que dans notre rupture. Je suis enfin si convaincu de l'excès de son aversion pour moi, que je ne conçois pas comment cette conviction seule n'a point suffi pour me défendre contre elle. Vous pouvez juger à présent de quel oeil elle verroit mon amour, & si elle useroit noblement de sa victoire. Rien, comme vous le voyez, ne seroit donc, à tous égards, aussi inutile que la con-

fidence que vous m'arrachez, si ce ne m'étoit pas dans mes peines une sorte de consolation que de les déposer dans le sein de l'homme du monde qui m'est le plus cher. Je crois, au reste, que dans ma situation actuelle, ce que je puis faire de plus sensé est d'éviter Myfis. Sa présence & votre bonheur ne font qu'irriter mes tourmens. Permettez donc, je vous en conjure, & que malgré la parole que je vous en ai donnée, je n'aie pas ce soir souper avec vous au céramique, & que je me serve, pour combattre une si honteuse foiblesse, de toutes les armes que peut me fournir un reste de raison, dont si je m'exposois davantage à la vue de l'objet qui la cause, je n'aurois pas long-tems encore à me vanter.



## L E T T R E C X X V I I .

## A L C I B I A D E A T H E R A M E N E .

**J**E ne sçais si la confiance que vous me faites ne me cause pas encore plus de surprise que le silence auquel vous vous êtes obstiné avec moi, ne m'a blessé. Je me doutois, il est vrai, que

vous étiez amoureux, parce que je vous ai vu si rarement sans l'être, ou sans croire que vous l'étiez, qu'il n'étoit guere possible que j'assignasse à votre tristesse quelque autre cause: mais jamais, je vous l'avoue, je n'aurois imaginé que ce fût de l'idée de Myfis que vous fussiez si tourmenté. Plût aux dieux, mon cher Thérémene, que vous n'attachassiez pas à elle un plus grand prix que moi. Ce n'est pourtant pas que vous deviez inférer du défintéressement avec lequel je vous en parle, qu'elle ne soit absolument pour moi que ce que jadis vous avez vu m'être ou Chryseïs, ou Glycérie; mais qu'elle laisse mon cœur dans la tranquillité la plus profonde, c'est ce dont je ne devrois pas, ce me semble, avoir besoin de vous assurer. Je suis surpris, je le confesse, que vous, qui devriez me connoître si bien, vous puissiez imaginer que j'aie démenti mes principes au point de prendre ce qu'on appelle *une passion*; & que, de plus, ce soit Myfis qui me l'ait inspirée. Myfis! certes, il faut que l'amour, assez ridicule entre nous, que vous avez conçu pour elle, vous ait si agulièrement aveuglé, pour que vous ayez pu me mé-

connoître à ce point là. Ce n'est pas que, comme il est plus difficile d'inspirer un sentiment à une femme de cette sorte, qu'à une de celle que nous connoissons sous la dénomination de *raisonnable*, je n'aie d'abord été presque aussi flatté de l'impression que j'avois faite sur Myfis, que si j'eusse touché le cœur de... (je ne trouve ici personne à nommer, & j'ose croire que ce n'est pas ma faute), enfin, que si j'eusse attendri la plus inexorable de toutes les femmes; mais cette illusion ne m'a pas plus long-tems ébloui que, dans ma façon de penser, elle ne le devoit. J'ai bientôt senti combien dans la frénésie de Myfis pour moi, il entroit, ou devoit entrer de caprice, de vanité, de desir de se singulariser, enfin, des choses étrangères à l'amour. Que cela fût, ou non, il suffisoit que j'en eusse cette idée pour qu'elle redevint à mes yeux ce qu'elle y devoit être: malheur dont, en eusse-je plus favorablement jugé, rien avec moi n'auroit pu la garantir. Je ne l'aime donc pas plus que je ne me flatte d'en être aimé; mais mon indifférence pour elle ne m'en met pas plus en droit d'en disposer comme de Némée, puisque c'est de son opinion, & non de la mienne qu'elle

dépend. Elle ne s'est, d'ailleurs, engagée avec moi que sous la condition la plus expresse que je ne lui ferois même pas les présens les plus légers; & lorsque j'ai voulu l'enfreindre, elle m'a paru s'en bleffer si vivement, qu'enfin elle m'a forcé de croire que sa répugnance à cet égard, étoit plus sincère que je ne l'avois cru d'abord. Pensez-vous, mon cher Thérémène, que si elle étoit à moi avec moins de dignité, vous hâit-elle autant que vous le craignez, je ne la portasse pas moi-même dans vos bras; & que, sans consulter davantage la répugnance si peu sentée que vous auriez à lui devoir des plaisirs qui ne seroient pas des faveurs, je ne vous forçasse pas malgré vous-même à vous rendre heureux? Mais, encore une fois, elle ne dépend de moi, que parce qu'elle en veut dépendre. Tout ce que je puis donc pour vous auprès d'elle, est de vous laisser essayer si vous ne pouvez pas la rendre sensible, & à vous en faciliter les moyens, en vous mettant à portée, non, de lui parler de votre amour (car c'est ce que vous devez éviter le plus), mais de lui montrer que vous êtes tout à fait revenu de vos anciennes préventions contre elle; &

de vous conduire enfin de manière qu'elle puisse croire qu'un goût assez vif, pour qu'elle ne vous les trouvât plus, si vous redeveniez l'objet de son sentiment, y a succédé. Tout cela, sans doute, tant que Myfis croira qu'elle m'aime, vous sera fort inutile; mais pensez-vous, ou qu'elle se fasse toujours cette illusion, ou que je veuille tranquillement attendre qu'elle ne se la fasse plus? Devez-vous douter davantage qu'après avoir donné quelques larmes à mon inconstance, qu'entre nous, je sens tout-à-fait prochaine, son premier soin ne soit pas de me remplacer; & qu'alors son imagination, ainsi que l'imagination de toutes les femmes en pareil cas, ne se tourne point machinalement plutôt du côté de l'homme à qui elle sera sûre de plaire, que du côté de celui qui lui plairoit le plus, mais de qui elle ignorera les sentimens? Je ne vous promets pas encore, même dans cette supposition, que votre succès ne soit que l'affaire de peu de jours, d'autant plus qu'il est très-possible que sa première idée, en vous voyant amoureux d'elle, soit de vous punir par des rigueurs, de ne l'avoir pas été lorsqu'elle desiroit que vous le fussiez: mais

soyez sûr que quand son amour-propre se fera un peu vengé, & que vous serez devenu la seule ressource, ce sera d'un tout autre oeil qu'elle envisagera les choses.

D'ailleurs, dans ces sortes de circonstances, seroit-il donc si peu raisonnable de compter pour quelque chose le caprice, & le moment ? si, au reste, vous n'espérez rien de la conduite que je vous prescis, espérez-vous beaucoup plus de l'exil que vous voulez vous prescrire ? Si, d'un côté, la présence de Mysis ne peut qu'ajouter à vos tourmens, & qu'il vous soit impossible de soutenir le spectacle que vous donne son délire pour moi, considérez qu'il est très-douteux que l'absence vous guérisse, & qu'il ne l'est pas qu'elle vous rendra fort malheureux. Loin donc de vous condamner au supplice, aussi inutile que cruel, de fuir ce que vous ne pouvez pas vous empêcher d'aimer, servez-vous, au contraire, de tous les moyens qui peuvent & lui rappeler qu'elle ne vous a pas toujours haï, & lui prouver combien vos sentimens pour elle sont changés : mais n'oubliez point de les mettre en usage avec tant de dextérité que tant que les siens pour

pour moi dureront, elle ne puisse rien soupçonner de vos espérances. Plus la fidélité est pour Mysis une vertu nouvelle, plus elle se flatte qu'elle lui donne de considération, plus, enfin, elle l'honore à ses propres yeux, plus des soins éclatans de votre part la révolteroient ; & sans doute, elle vous pardonneroit moins qu'à personne, de croire qu'on puisse la faire changer. Songez, sur-tout, à éviter deux écueils qu'après d'elle vous ne pouvez pas craindre trop : l'un, qui seroit pour votre cœur, du danger le plus grand, & dont, peut-être, vous ne vous desiez pas assez, est de vous flatter un seul instant, quelque noble que soit le masque que Mysis porte aujourd'hui, qu'elle ait intérieurement cessé d'être ce qu'autrefois vous l'avez vue ; l'autre, que vous la croyez toujours la même. N'oubliez donc point que vous ne sçauriez, & trop la mépriser, & lui montrer en même tems trop de respect. Les femmes pour qui ce sentiment est fait, y sont si accoutumées, qu'elles s'apperçoivent toujours plus quand on en manque, que quand on en a ; mais celles (comme Mysis, par exemple), pour qui le respect ne peut être qu'une chose très-nouvelle, en sont

communément flattées jusques au ridicule. Gardez-vous encore de prendre avec elle des libertés qui lui prouvent que vous vous souvenez, non-seulement de ce qu'elle vous a été, mais du titre auquel elle vous a appartenu. Il est douteux qu'on séduise les sens d'une femme, lorsqu'on commence avec elle par l'humilier; & quand cette façon légère de leur dire ce que l'on sent pour elles, ne réussit point à celui qui l'emploie, il est certain qu'elle le perd. Il y a, de plus, à considérer que celles de toutes les femmes qui se blessent le plus de ce que l'on appelle *une impertinence*, sont précisément celles que leur état y expose, parce qu'elles la regardent beaucoup moins comme un effet des desirs qu'elles font naître, que comme une suite du mépris qu'elles inspirent. L'amour, sans doute, pardonne la témérité: eh! comment s'en fâcherait-il, lui pour qui souvent elle arrive bien plus tard qu'il ne voudroit? mais loin que l'insolence toute sèche, détermine une femme indifférente à se rendre, la chose du monde la plus rare est qu'elle ne produise pas l'effet contraire. Ce n'est pas, qu'à moi personnellement, cette façon de présenter mon hommage, ne

m'ait toujours réussi; & qu'en conséquence elle ne soit toujours aussi ma première déclaration; mais je suis avec les femmes sur un ton si singulier, qu'il se pourroit que mon exemple ne prouvât rien. Je suis, au reste, beaucoup moins surpris que vous ne l'êtes de l'amour que vous avez pris pour Mysis, depuis qu'elle ne veut être qu'à moi. Cette résolution l'éleve à vos yeux; & si les femmes sçavoient ce qu'elles gagnent aux nôtres en annoblissant leurs idées, leur conduite, & leur ton, combien même l'indécence affoiblit, ou abrége nos desirs, il n'y en a peut-être pas une qui, au moins, ne feignît d'avoir des mœurs: mais, toutes réflexions faites, je ne crois pas qu'il faille le leur dire.

---

L E T T R E CXXVIII.

LE MÊME A STÉSICRATE.

**J**E ne puis, ce me semble, vous prouver mieux jusques où va le pouvoir de Cléon sur l'esprit des Athéniens, & combien par conséquent les projets que vous

formé contre lui, seroient inutiles, que par le récit d'un fait dont je viens d'être témoin.

Cléon avoit hier convoqué le peuple, à qui, disoit-il, il avoit des choses de la dernière importance à communiquer. Pendant qu'on l'attendoit dans la place, il juge à propos d'aller dans je ne sais quel temple faire un sacrifice. Il arrive enfin, la tête couronnée de fleurs, & la robe traînante, c'est-à-dire, dans l'état le plus scandaleux pour des yeux Athéniens: aussi, l'indécence de cet appareil fait-elle murmurer assez haut les plus sages d'entre le peuple, déjà indisposés contre lui par la liberté qu'il avoit prise de ne paroître que si tard. Lui, sans se déconcerter, s'avance impudemment au milieu de l'assemblée.

» Athéniens, nous dit-il d'un air aussi  
 » libre qu'enjoué, lorsque je vous con-  
 » voquai hier, j'avois oublié que je  
 » devois donner une fête à mes amis.  
 » Je ne me le suis rappelé que ce ma-  
 » tin; & je me suis flatté que vous ne  
 » désapprouveriez pas que je leur tinse  
 » la parole que je leur ai donnée. J'y  
 » suis même forcé en quelque façon,  
 » parce qu'on m'a envoyé des choses  
 » qui ne se conservent pas aussi-bien que

» des raisonnemens, & que de plus,  
 » je ne pourrois pas si facilement rem-  
 » placer. A demain, donc, les af-  
 » fairez «.

Une témérité pareille, s'il en eût été capable, auroit sans doute coûté fort cher à Périclès; mais sçavez-vous ce qu'on a fait? On a ri, l'on s'est levé, la foule s'est dissipée tranquillement; & Cléon a été de même donner le festin qu'il avoit promis. Pour qui ne connoîtroit ni les mœurs, ni la fierté des Athéniens, la condescendance qu'en cette occasion ils ont eue pour leur chef, n'auroit rien de bien étonnant; mais nous qui sçavons avec quelle sottise ils tiennent au respect qu'ils se croient dû, & combien il est dangereux d'y manquer, nous ne pouvons ni trop nous étonner de l'excès de leur indulgence pour Cléon, ni trop en conclure que ce seroit vainement que nous voudrions nous élever contre une idole qu'ils révèrent d'autant plus que c'est leur propre ouvrage qu'ils adorent en elle. Je ne desiré pas avec moins de vivacité que vous-même, vous le sçavez, mon cher Stésicrate, l'abaissement d'un homme que la nature & la fortune sembloient avoir, comme de concert, condamné

à la plus grande obscurité. Je sens aussi vivement que vous puissiez le desirer, à quel point il est honteux pour la république, qu'elle se soit choisi un pareil conducteur; mais je suis, en même tems, trop convaincu que tout ce qu'aujourd'hui nous tenterions contre lui, ne serviroit qu'à nous perdre nous-mêmes, pour que je veuille entrer dans des projets qui, si vous me permettez de vous le dire, ne m'offrent, d'ailleurs, rien que d'extrêmement vague. S'il étoit digne de la place qu'il occupe, nous le renverferions avec la plus grande facilité, parce qu'alors nous serions aidés par la jalousie que les grands talens inspirent toujours à ceux mêmes à qui ils font le plus utiles. Quelques victoires remportées, une administration sage qui nous rendroit heureux au dedans, & respectables au dehors, nous donneroit sur lui un avantage prodigieux; mais vous n'ignorez pas combien il a sçu se mettre, de ce côté-là, hors de toute atteinte. Je ne prétends cependant point en inférer que la haine qu'il nous inspire, en doive plus se ralentir. Quelque méprisable qu'il soit, il ne se peut point que la fortune ne se lasse pas de le favoriser; mais, dans la position

où nous sommes, c'est à nous d'attendre l'instant où elle commencera à l'abandonner, à le hâter, s'il nous est possible, mais à nous bien garder de le prévenir.



## LETTRE CXXIX.

LE MÊME A DIODOTE.

**V**OUS me demandez ce qu'on dit ici de vous: il m'est aisé de vous satisfaire: on n'en dit rien. Lorsque, fatigué des caprices du peuple, vous prîtes, & exécutâtes la résolution, aussi salutaire pour vous, qu'elle étoit funeste pour eux, d'abandonner les affaires, & d'en laisser Cléon le maître, les bons citoyens vous regretterent; ils le devoient; ils sçavoient mieux que les autres tout ce qu'en vous perdoit la patrie; mais, en convenant de la justice de vos dégoûts, ils n'en prétendirent pas moins que vous auriez dû les sacrifier au bien public; & par conséquent blâmerent votre retraite. Ceux qui couroient la même carrière que vous, & que vous n'y laissiez seulement

pas remarquer, & les brouillons que la crainte de votre éloquence & le poids de votre autorité sçavoient également contenir, s'en réjouirent; les premiers, parce qu'ils se flatterent que, ne vous ayant plus pour concurrent, le mérite qu'ils se croyoient, en seroit plus aisément apperçu; les autres, parce qu'ils ne doutèrent point qu'ils n'en eussent acquis la liberté de tout bouleverser dans la république, & de la conduire à leur gré. Il n'y a véritablement eu que ceux-ci qui aient eu raison; car, pour les rivaux de votre gloire, aussi méprisés après votre départ, qu'ils étoient pendant que vous existiez parmi nous, ils prouvent qu'ils ne devoient guere moins à la médiocrité de leurs talens, qu'à la sublimité des vôtres, le peu de cas que l'on faisoit d'eux. A l'égard des railleurs, dont, comme vous sçavez, notre ville a le malheur d'abonder plus qu'aucune autre de la Grece, leur indifférence réelle pour tout ce qui s'y passe, ne vous sauva pas de leurs plaisanteries; mais, quelque important que puisse être le personnage qu'une démarche d'éclat sentée, ou non, expose à l'inconsidération de leur langue, & à l'âpreté de leurs traits, il

est rare qu'ils en parlent plus d'un jour, & même qu'il leur soit possible de faire autrement dans un lieu qui leur offre sans cesse quelque nouveau sujet à traiter. On vous avoit donc presque oublié, lorsque l'ennui du désœuvrement auquel vous vous étiez condamné, vous fit prendre le parti de quitter Athenes. Cette résolution qui, sans doute, eut des motifs raisonnables, ne parut, cependant, au plus grand nombre, qu'un parti inspiré par l'humeur, & vous rendit encore une fois l'entretien d'une ville malfaisante. Aujourd'hui, & même depuis assez long-tems, vous n'êtes pas beaucoup plus présent à l'esprit des Athéniens que si vous eussiez vécu du tems de Cécrops. Rien, à mon sens, ne doit moins vous étonner: si, en effet, vous en exceptez ces fameuses journées de Salamine & de Marathon, dont ils se souviennent jusques à faire désirer à ceux mêmes qui s'intéressent le plus à leur gloire, qu'ils y eussent été battus aussi honteusement qu'ils viennent de l'être à Délium, je ne vois ni rien, ni personne qu'ils n'aient oublié. Me permettez-vous de vous le dire, mon cher Diodote, votre inquiétude à cet égard semble prouver qu'ils n'ont pas eu tant



de tort d'avoir taxé votre conduite d'un peu de légèreté. Eh ! pourquoi dans le fond vous feriez-vous un crime si grand d'en avoir eu. Quel homme se trouve, dans les événemens qui exigent un peu de philosophie, aussi philosophe que, de loin, il se flattoit de l'être ? Seroit-il donc si extraordinaire que vous n'eussiez point trouvé dans les choses par lesquelles vous croyiez remplacer ce que vous abandonniez, toutes les ressources dont elles vous paroissent susceptibles ! Que l'agriculture, par exemple, ait été moins un délassement qu'une fatigue pour un homme élevé dans les délices d'une ville, dans les intrigues de la politique, dans l'exercice de l'éloquence, & dans le tumulte des armes ? qu'enfin, le spectacle de la nature, tout grand, tout varié qu'il est dans son apparente simplicité, n'ait point amusé des yeux accoutumés à regarder ce qui n'est pas elle, & à n'admirer que les ouvrages de l'art ? Ne nous est-il donc point permis dans l'espece d'épuisement que nous devons aux affaires, aux passions violentes qui déchirent notre cœur, aux plaisirs, à l'ennui même de les goûter, de nous faire une peinture agréable de la vie

champêtre, & d'en désirer la tranquillité comme le seul bien qui puisse nous rendre heureux ; mais nous est-il plus possible de ne nous pas tromper sur cela, que nous ne nous trompons sur quelque chose que ce puisse être ? Eh bien ! vous avez pris pour un dégoût permanent, une lassitude passagère ? Dans l'ennui de votre ame, vous avez attribué au levé de l'aurore, au murmure des ruisseaux, au silence de la solitude, aux exercices rustiques, au chant des oiseaux, plus de charmes que tout cela n'en a peut-être : c'est un malheur, sans doute, que cette erreur ; mais, pourquoi faut-il que vous vous en fassiez un ridicule ? Ce qui en feroit un, seroit d'y persister, & d'immoler le bonheur de votre vie à la crainte, & d'être accusé d'inconstance, & de vous voir, de nouveau, exposé à des discours si peu faits pour prendre sur vous. Quoi ! vous seriez assez peu philosophe pour compter les hommes pour quelque chose, & pour vous sacrifier à leur opinion, lorsque vous avez tant de motifs de ne vous déterminer que par vous-même ! Ils ont blâmé votre retraite : ils en feront autant de votre retour ; mais, que vous importe ? Sûrs, comme

nous devons toujours l'être, de ne pouvoir jamais rien faire qui ne nous expose à la critique, évitons tout ce qui peut véritablement nous en rendre dignes; mais que le caprice, ou la méchanceté d'une multitude légère, envieuse, insensée, ne reglent point notre conduite. Quand enfin, avec des principes, & de l'honneur, nous sommes satisfaits de nous mêmes, croyons que les autres doivent l'être aussi; ou si alors nous songeons à leur censure, que ce soit avec tout le mépris que nous lui devons. J'ignore si jamais je me trouverai assez dégoûté des plaisirs, ou assez las des affaires pour chercher dans la retraite un bonheur nouveau; mais je puis vous répondre que si mes anciens goûts, plus fatigués qu'éteints, viennent à renaître, je reparoîtrai sur la scène avec le même courage que je l'aurai quittée; & je suis même fort trompé si ce sera l'action de ma vie qui en aura exigé le plus. Vous serez vraisemblablement surpris que je vous donne des conseils dont vous voulez paroître avoir si peu de besoin, & que ce soit une lettre où vous faites, avec la vivacité la plus grande, l'éloge de la vie champêtre, qui m'ait appris à quel

point vous en êtes excédé; mais si vous sçaviez combien l'ennui perce au travers de la pathétique description que vous m'y faites de votre félicité, vous ne seriez pas étonné de ce qu'avec le vuide de votre ame, j'y ai faisi le desir extrême que vous avez de vous retrouver dans cette même ville, & avec ces mêmes hommes pour qui vous affichez tant d'horreur. Ne croyez point, au reste, que je sois le seul qui en aie porté ce jugement: Socrate, à qui je l'ai montrée, après l'avoir lue avec ce sourire malin que vous lui connoissez: *On ne sçauroit nier, m'a-t-il dit, que Diodote ne jouisse dans la solitude de tout le bonheur qu'il s'étoit flatté d'y trouver; aussi, vais-je tout à l'heure annoncer son retour à ses gens, & leur ordonner de sa part de préparer sa maison.* Cette raillerie, qui vous dit assez qu'il a de votre situation la même idée que moi, devrait, bien plus que tous mes conseils, vous engager à secouer une fausse honte, si peu digne, & d'un esprit tel que le vôtre, & d'un disciple de Socrate. Il n'y a même pas jusques à cette maîtresse que vous adoriez à Athenes, & qui vous a immolé tous les plaisirs qu'elle y goûtoit, qui

ne cesse bientôt d'être les plus chères délices de votre cœur, ou de qui vous n'avez l'inconstance à craindre, si vous persistez à vous croire pour la société un dégoût qu'il est sûr que vous n'avez plus. Les affaires de la république, les vôtres, vos amis, la dissipation que tout cela vous procuroit, mille choses qui l'occupaient elles-mêmes, en ne permettant à aucun de vous deux de n'être qu'à sa passion, vous en exagéroient la violence, & la faisoient subsister. D'ailleurs, ou vous aviez des rivaux, ou vous en craigniez. Quelque sûr que vous fussiez être d'en triompher, il ne se pouvoit point qu'ils ne vous causassent pas quelque inquiétude, & que la crainte de vous voir enlever ce que vous aimez ne vous le rendit pas plus cher. Vous jouissiez aussi du plaisir de la voir admirer; & il est moins possible encore que les éloges qu'on lui donnoit de toutes parts, l'empressement dont on voloit sur ses pas, les transports qu'elle faisoit naître, n'ajoutassent point beaucoup à votre ardeur. Toutes ces choses, il est vrai, sont bien étrangères à l'amour; mais ce seroit bien peu le connoître que de croire qu'elles ne lui fussent point nécessaires.

Que votre amour, votre repos, votre bonheur, qui tous exigent que vous vous rendiez à votre patrie, l'emportent enfin sur les fausses idées qui vous retiennent. Songez qu'il n'y a pas jusques à votre gloire qui ne vous l'ordonne. Venez montrer encore au vil tyran sous qui nous avons la bassesse de ramper, ce front terrible sur lequel il n'a jamais pu lever les yeux sans pâlir. Venez l'épouvanter encore de cette foudroyante éloquence qui l'a tant de fois écrasé, ou craignez que la postérité, justement indignée de l'aveuglement, & de la lâcheté de vos contemporains, ne les reproche à votre mémoire, & avec d'autant plus de justice, que par la supériorité de vos lumières, & par la grandeur de votre courage vous lui paroîtrez plus avoir été fait pour les en faire rougir.